

Sur Violette Leduc (extraits)

Entretien avec Michèle Causse
Propos recueillis par Françoise Armengaud

On Violette Leduc (extracts)

“On Violette Leduc” and “Court of Appeal” (written by Causse in English) both stage scenes of interrogation. In the first text, an interview, Michèle Causse presents Violette Leduc’s publishing history as evidence for Virginia Woolf’s suspicion that if a woman were to write her real feelings as she experienced them, no man would publish them. In the face of such censure, Causse emphasizes the importance of the relationships among texts of women from different historical moments, relationships that open spaces for subsequent writers and allow radically new readings of earlier writers.

The second text is more properly a scene of interrogation, a scene reminiscent of the woman lover’s exchange with the police in By Grand Central Station I Sat Down and Wept. Here, as in Smart’s text, the metaphorical density of many of the woman’s answers exceeds and effectively subverts the terms of the questions. The questions are of the kind one asks a close friend yet they are framed as part of a court case, a public process. The details of a relationship between two women, specifically the emotional texture of such a relationship, the text suggests, should be an integral part of public discourse. At the same time, the text troubles any attempt to render a judgement about the woman and her role in the death of her lover.

F.A. Michèle, qu’est-ce qui t’a séduite et fascinée dans l’écriture de *L’Affamée* ?

M.C. J’avais été suffoquée par l’intensité de ce texte, parce que l’émotion était dévolue à une femme et parce que j’avais appris – comment ? je ne m’en souviens plus – que *Ravages* avait été amputé d’une partie fort intéressante dont l’éditeur avait cru bon de disposer : *Thérèse et Isabelle*. Cette nouvelle m’avait profondément choquée et je m’étais dit *si l’éditeur la censure, c’est qu’elle parle vrai*. C’est quasi automatique dans l’édition, qui ne supporte pas une parole de vivante non mimétique.

F. A. Tu veux dire non mimétique du masculin ...

M.C. Oui, bien sûr. Donc, j'avais écrit à Violette en la priant de bien vouloir me laisser lire le manuscrit de *Thérèse et Isabelle*... Quel aplomb, quand j'y songe! Il me semblait que c'était vital pour mon parcours "initiatique". Violette, dans son écriture et sa thématique, réunissait les deux pôles de mon existence: le goût du texte et le dire du sexe.

Qu'est-ce qui, dans cette écriture, me sollicitait au point de me pousser à envoyer une lettre? Eh bien, à l'époque, c'était clair: le coup de foudre pour un style, pour une "passio". Aujourd'hui je ne le ferais plus. Après le mouvement de libération des femmes, après le travail qu'ont poursuivi les lesbiennes sur le corps, l'écriture, la déconstruction du genre, je n'aurais peut-être plus cette spontanéité admirative mais il reste que je considérerai toujours Violette comme l'écrivaine victimaire la plus douée des années cinquante. Pour moi, elle est l'exemple parfait du corps à corps qui n'a de cesse de conjurer le sacrifice ineluctable: naître femme en viriocratie.

Car enfin, Violette Leduc se présente comme la victime exponentielle du patriarcat: elle est femme, laide, bâtarde, pauvre, tour à tour homosexuelle et hétéro et elle ose écrire! Elle a introjecté tous les clichés de la société sur l'horreur de ces "tares" et cependant elle écrit. Je devrais dire "à cause de cela" elle écrit. Cette praxis, ô combien persévérante chez elle, la met en porte à faux avec son entourage habituel, sa mère, les gens de son quartier, les prolétaires du palier, etc. Car Violette est une écrivaine – et une bonne écrivaine – et elle vit comme une malédiction le fait d'avoir à vivre une pratique qui ne lui donne, en réalité, aucun statut.

Dans les années cinquante, Violette m'offrait l'image de la femme la plus audacieuse qui fût en écriture. Je ne pouvais pas l'ignorer. Certes, elle ne me parlait pas du lesbianisme tel que je le voulais, tel que je l'imaginais et savais qu'il serait un jour, non, mais elle en parlait! Et sa parole faisait exister une réalité occultée, déformée, trivialisée. Car Violette parlait d'or. Sa justesse vous captivait, vous hypnotisait. L'écriture de Nathalie Sarraute me captivait tout autant mais je n'y voyais pas de problématique du genre. Et pour cause!

Violette était à mes yeux la seule femme qui avait répondu aux soupçons de Virginia Woolf: *si une femme écrivait ses sentiments, sensations, tels qu'elle les éprouve, aucun homme ne les éditerait*. C'est exactement ce qui se passait pour elle. Elle a vécu cette infamie, cette faute

éditoriale inexpiable: on l'a contrainte à avorter de *Thérèse et Isabelle*. On l'a obligée à renoncer à ce qu'elle avait exprimé de plus vrai, de plus intrépide et sincère. On l'a tout bonnement excisée. Cette pratique barbare, les éditeurs la perpétuent afin de tuer dans l'oeuf non seulement le dire du corps mais un corps du dire INOUI et partant, semble-t-il, inaudible. Je tiens à insister sur le fait que les éditeurs sont en majorité des hommes, des "vir", et que leurs facultés d'entendement ne sont pas expansibles, ni co-extensibles aux individus. C'est un phénomène dont la gravité n'apparaît pas mais qui entretient une inculture généralisée sur la moitié de l'humanité sexuée au féminin.

Les éditeurs ont également coupé les passages où Violette, privant les hommes de cette transcendance qui tant leur est chère, traitait leurs pénis comme le fait Louise Bourgeois, avec une espèce de jubilation démystificatrice, sans relation aucune avec le mépris dont les Norman Mailer, Henry Miller et cie accablent les organes féminins, la jouissance (sic) féminine. Bref, Violette Leduc avait un "franc parler", un franc toucher et regarder qui ont poussé les éditeurs à lui "couper la langue". Qu'à cela ne tienne, ils n'ont pu faire qu'elle ne devienne la plus démesurément vraie.

F.A. Je voudrais que tu reviennes à la question de l'écriture. Il y a certes un côté thématique: on pourrait dire que l'homosexualité constitue un thème chez Violette Leduc. Mais peut-on dire aussi qu'il y a une expression stylistique particulière, une écriture de lesbienne et, à ce titre, une écriture pionnière, dirais-tu quelque chose comme ça?

M.C. Non, justement. J'ai toujours dit qu'il n'y avait pas d'écriture lesbienne, mais des lesbiennes qui produisent de l'écriture. L'écriture, si intimement liée aux pratiques du corps, n'est pas biologique. Violette en offre un bon exemple: elle excède les pratiques aliénantes où elle est prise en se vouant corps et âme à la transgression, qu'elle fasse de la contrebande ou qu'elle aime passionnément Simone de Beauvoir. Sa liberté est plus grande que ses contraintes, pourtant physiquement et socialement pesantes.

Son écriture est cet espace de liberté où elle transmue le plomb de son existence (pauvreté, solitude, etc.) en or. Non par quelque effet de magie, mais parce que son appréhension du réel est graciée par la métaphore, par l'usage si particulier qu'elle fait de la métaphore. Lorsque certains créateurs et *a fortiori* créatrices sont privé(e)s de tout, le mot apparaît comme un luxe inestimable, le seul dont on puisse

user et abuser au sein d'une réalité appauvrissante ou désolée. Ce fut le cas pour Genet, et même pour moi quand j'ai émigré et ne possédais absolument rien. Dans *L'Affamée*, le luxe n'est pas tant le mot que l'intensité de la passion, sa déclinaison au quotidien. Violette a fait de son amour une épopée de l'intime, un reliquaire du vocatif. Par l'écriture, elle cesse d'être victime, elle devient sujet et non plus cette sujette de tous les instants. Jeanne Hyvrard, plus tard, en a offert aussi un exemple paradigmatique. Le temps de l'écriture est un temps d'assomption dont on ne soulignera jamais assez les effets, quand bien même cette écriture ne jouirait d'aucune réception. Écrivant, une auteure est sûre de ne pas devenir folle: c'est quand le mot vient à lui manquer qu'elle peut craindre le pire. Après avoir connu Violette, j'ai compris qu'elle était dans le mot, écrit ou oral, avec une égale intensité.

F.A. Continuité entre parole et écriture?

M.C. Probablement. Elle s'en défendrait et elle aurait raison parce que son écriture était travaillée alors que sa parole jaillissait spontanément. Mais souvent, chez des auteures qui ont une écriture très élaborée, la parole est aussi captivante parce qu'elle est le dit d'une personne qui a un savoir. Non pas un savoir universitaire ou autre, mais DESTINAL, je dirais, un savoir qui sort d'un corps ayant pris tous les risques et qui les prend sans cesse, sciemment ou non. Les handicaps que j'ai signalés au début, fatals, telles la bâtardise, la pauvreté, la laideur ont forgé une sorte de positivité forcenée. Tout ce qui devait être stigmaté est devenu couronne. Sous l'effet d'un labeur continu. Et seulement dans l'écriture. Car dans la vie la couronne était d'épines. Jamais je n'ai vu une personne pleurer autant que Violette Leduc. Tout était démesuré chez elle.

F.A. Quand tu parles de *démesure*, tu penses à des excès de poésie, de lyrisme, d'images?

M.C. Je pense à des excès viscéraux, vitaux, à des excès du corps, des exacerbations de la perception, ces excès donnant lieu à des novations métaphoriques, à des cohabitations inattendues entre les mots, les images, les sons. Car enfin, Violette ne travaille pas que sur le sentiment mais aussi sur le plus menu, le plus trivial, une cafetière, une serpillière ... c'est une Flamande éprise de propreté.

F.A. Elle travaille sur le quotidien ...

M.C. Oui. L'émotion que suscite l'objet chez Violette provoque cette écriture qui DONNE À VOIR la chose comme pour la première fois,

dans une saisie opposée à celle de la "canonique" et si froide école du regard. Dans une saisie épiphanique, dirais-je. Saisie haptique et non optique. Dans l'écriture enfin Violette s'excédait et cessait d'excéder les autres.

F.A. Maurice Sachs, par exemple, était excédé. C'est lui qui lui a dit d'écrire.

M.C. Il est vrai que toute personne qui écrit au plus juste s'excède. C'est pour cela qu'on aime tant écrire, parce que c'est le moment où on tient la note la plus haute de soi, où l'on atteint les profondeurs les moins suaves. *Marcatrè*, comme disent les Italiens, la couche où l'on trouve le pétrole. Et il est bon d'habiter ces zones inhabitables. Coïncider avec soi est un privilège rare. Chez Violette, toutefois, la démesure n'est pas exempte de ce sentiment de persécution que j'appelle le prisme déformateur de sa perception. Sentiment de persécution intéressant vivement les psys.

F.A. Je pense, dans le genre, à la thèse de Pier Girard, très réductrice et négative, qui ose dire par exemple que Violette *n'a pas réussi sa sublimation*.

M.C. Ah oui, qu'il la réussisse lui, dans l'écriture, sa sublimation et ensuite on pourra parler. Certains ratages sont de vraies réussites. Violette a peut-être raté sa vie mais non son écriture. Et comme l'écriture hélas ne semble prospérer que sur des vies ratées ...

F.A. Que pourraient être des vies réussies pour qu'on se permette de dire que d'autres vies sont ratées?

M.C. Je pense qu'une vie heureuse tout simplement (!), où l'on rend l'autre heureuse, est une vie réussie. Ou encore une vie où l'on émet des signes, où l'on opère des connexions qui n'ont jamais été perçues jusqu'alors. Violette a toujours été pour moi le comble du malheur. Ce sont les larmes qui ont irrigué son écriture. Violette est une crucifiée de la société qui, par entêtement quasi éthique, se serait abstenue du suicide pour témoigner, dire dans quels abîmes on peut plonger sans que nul n'y fasse cas. Violette n'est pas une cardiosophe, qui serait une sage du coeur, non. Djuna Barnes disait *pressez le coeur, hachez le menu et vous obtiendrez un philosophe*, eh bien dans le cas de Violette, non, c'est une écorchée vive qui a survécu pour écrire. Son entourage ne mesurait pas sa détresse. Et moi-même je peux faire mon *mea culpa*. Ne m'a-t-elle pas poussée à bout à Saint-Cirq Lapopie avec ses lamentations nocturnes? Ne m'a-t-elle pas obligée à fuir? Elle vivait dans un tel état d'émotions contraires qu'elle nous soumettait à des électro-

chocs perpétuels, comme le jour où, en voiture, elle a voulu sauter par la portière. Un épisode qu'elle ne relate pas dans sa biographie. Oui, c'était une crucifiée bruyante, démonstrative, qui faisait partager son mal être. Mais son sens de l'humour pouvait être aussi grand que ses désarrois. Et rire avec elle c'était rire "exemplairement". En revanche, je ne riais pas du tout quand elle interprétait nos intentions les meilleures comme des intentions malignes. Cette déformation, à peine supportable dans la vie, est insupportable dans un livre où l'on est confrontée à des versions d'un fait exactement opposées à celles qu'on en donne soi-même. Un exemple : elle arrive en gare de Cahors et, bien sûr, mon amie et moi venues l'attendre en voiture, nous lui donnons la meilleure place, à côté de l'ami qui veut bien jouer les chauffeurs. Cet épisode est rapporté comme insultant pour elle. Sur le coup, en lisant ce passage à la Hune, j'ai failli étouffer de rage. Et puis je me suis dit: "la persécution fonctionne ainsi, elle n'y peut rien". Même chose lorsqu'elle invente que je suis en retard à "notre premier rendez-vous". Je n'ai jamais eu de rendez-vous avec Violette! Et chacune connaît mon goût maniaque de l'exactitude. La réalité est beaucoup plus romanesque que la fiction, en fait, puisque c'est Violette elle-même qui est venue m'apporter le manuscrit de *Thérèse et Isabelle*. Sans doute est-il normal qu'elle ait oublié cet épisode. Mais pour moi, il était assez extraordinaire pour que je le garde à jamais en mémoire. Toutefois, ces "défaillances" de la mémoire sont graves parce que Violette les comble en INVENTANT des faits non réels. De sorte qu'on se trouve devant un double problème, déformation d'une part, substitution d'un fait par un autre, de valeur non équivalente.

En revanche, je ne saurais lui en vouloir d'avoir trouvée immonde la maison où je l'avais invitée. Sous prétexte que je lui avais fait une chambre à la Van Gogh, j'étais bien naïve de croire qu'elle allait s'y plaire. Elle n'a entendu que les rats! Il existait forcément une différence de perception entre la quinquagénaire qu'elle était alors et l'inconsciente admiratrice de vingt ans que j'étais. Aujourd'hui, je serais moi aussi horrifiée ...

F.A. Il y a eu la censure de *Thérèse et Isabelle* par les éditeurs, mais il y avait beaucoup de censure de la part de Simone de Beauvoir. Comment peut-on "censurer" une écrivaine que l'on admire? Que penses-tu de cette démarche?

M.C. J'ai une position qui, avec l'âge, s'est nuancée. À l'époque, j'étais très en colère contre Simone de Beauvoir, malgré l'admiration que je

lui portais. Parce qu'il arrivait à Violette de me lire des textes que Beauvoir avait expurgés. Je pestais, je m'énervais et Violette semblait trouver que j'avais raison. Mais en définitive, elle écoutait "S de B" comme elle l'appelait familièrement. Sans doute parce que S de B mesurait mieux "jusqu'où on peut aller trop loin" avec ces messieurs de l'édition, qui en dernier ressort décident de la publication et ont des estomacs fragiles.

Tout compte fait, maintenant, je me dis que Beauvoir a eu beaucoup de mérite. Elle s'est prêtée à ce que les féministes de Milan appellent *l'affidamento*, cette pratique qui permet à une penseuse socialement reconnue d'aider une femme qui aspire elle aussi à se forger une identité. C'est une pratique ambiguë qui fige les positions et qui a été fort critiquée par les lesbiennes. Mais je dois dire que je n'ai pas fonctionné autrement dans la vie qu'en admirant et imitant les pratiques de mes amantes aînées, écrivaines de grande rigueur, de grand talent. Si Violette Leduc n'avait pas eu les conseils de Beauvoir et l'assurance de son amitié, nous ne parlerions peut-être pas d'elle en ce moment. Elle serait tombée dans l'oubli. Sans l'admiration quasi inconditionnelle de Violette, sans la confiance que lui faisait Beauvoir – une femme, ne l'oublions pas, qui devait lutter elle aussi contre l'image abjecte que le sexe masculin, en la personne de Sartre, donne du féminin, – sans cette alliance boiteuse entre les deux écrivaines, nous ne lirions peut-être pas Violette.

F.A. Aujourd'hui, Violette Leduc est très connue, et appréciée d'un grand public. Que penses-tu de sa réception actuelle?

M.C. Je suis heureuse de voir Violette aujourd'hui entourée. C'est la moindre des choses! Hélas, nous honorons une oeuvre quand a cessé le moment de sa production. Ainsi nous privons une auteure de son contexte, nous fabulons, nous déformons et nous ne sommes d'aucun secours à l'être vivant qui a produit cette oeuvre dans la pauvreté et la solitude. La reconnaître aujourd'hui, c'est bien, mais POUR ELLE, vivante, il n'y a eu que méconnaissance, mépris, affliction. D'autant plus grands qu'en fait elle ne doutait pas de ses dons. Elle a attendu son dû toute sa vie. C'est pathétique et d'une grande naïveté. Et moi j'ai été tout aussi naïve de lui promettre la notoriété avant la mort. Il se trouve qu'en l'occurrence, j'ai eu raison. Tant mieux. Je ne sais où je prenais mes certitudes. Sans doute du sentiment que "justice devait se faire".